

# Le Liberrtaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

L'homme peut-il être libre si la femme est esclave ?  
SHELDEY.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an . . . . . 6 fr. »  
Six mois . . . . . 3 fr. »  
Trois mois . . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION  
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an . . . . . 8 fr.  
Six mois . . . . . 4 fr.  
Trois mois . . . . . 2 fr.

LOUISE MICHEL

Les dernières nouvelles de la chère malade donnent une passagère amélioration. Cependant son état ne laisse aucun espoir. On ne soutient la malade que par les inhalations d'oxygène. Malgré son extrême faiblesse, Louise Michel conserve toute sa lucidité.

Le docteur Bertholet, qui soigne notre amie avec un très grand dévouement, secondé par de nombreux amis, dit que la maladie peut se prolonger encore quelques jours, mais que le dénouement est fatal.

Nous engageons nos amis à lire dans « La Petite République », numéros des 28, 29 et 30 mars, la remarquable biographie de la grande révolutionnaire qu'a écrite notre camarade Charles Malato.

Le prochain numéro du « Liberrtaire » sera en partie consacré à celle qui, sans distinction d'opinions, laissera des regrets unanimes.

## Du Pain ou du Sang !

Voici de quoi édifier les travailleurs haïfs qui fondent encore quelque espoir sur les amusettes légales, sur l'Etat-Providence, sur la République égalitaire et autres fables dont on les berne depuis si longtemps.

Les ouvriers qui, par un dur labeur, fécondent les champs, prétendent ne pas mourir de faim auprès des greniers qu'ils ont comblés et des montagnes de légumes qu'ils font sortir du sol.

Voyez-vous cette outrecuidance ! Ils réclament du pain : la République, maternelle, leur donne du plomb.

Lo chose se passe à Elne, non loin de Perpignan. Des grévistes, des gens qui ont l'audace de vouloir que leurs patrons tiennent les engagements pris à la suite d'une grève antérieure, plantent, pour symboliser leur volonté, un drapeau rouge au sommet de l'édifice communal. Cette couleur séditieuse, qui effraie les bœufs, terrifie le maire, tout aussi brave, et il fait venir de Perpignan cinq brigades de gendarmerie. La vue de toutes ces forces policières irrite la foule, à son tour, d'une façon combien benigne, elle fait usage de la force, malmenant un propriétaire qui contraind son personnel à travailler, barrant la route aux véhicules et faisant fermer quelques boutiques, pour que l'arrêt du travail se généralise. Alors, un brigadier de gendarmerie tire trois coups de revolver sur les grévistes et blesse au bras gauche un fossyeur. Un jeune homme de dix-neuf ans sert de cible à une autre de ces brutes et une balle vient le frapper au mollet droit.

A Marseille, le gendarme et son proche cousin, le gardien de la paix, ont accompli des hauts faits analogues. Ces passifs remparts du capital, ces poignes armées et intelligentes que nous payons pour nous assommer et nous crever la peau, ils ont, comme toujours, protégé les traitres jaunes qui déchargeaient les navires ; et les autres, ceux qui voulaient vivre en travaillant, voici de quelle manière ils les ont traités. Quelques agents cyclistes ayant ramassé une pelle, pour avoir essayé de barrer l'accès des quais aux dockers en grève, ce fut le signal du massacre. Une vingtaine d'ouvriers furent blessés par les coups de feu des policiers ; dans le nombre, furent atteints d'innocentes passants, trois matelots anglais, qui n'étaient nullement mêlés à la lutte. Un bar même, où se réfugièrent les grévistes, ne fut pas un lieu d'asile respecté. S'y ruant à leur suite, sabre au clair, les sauvages stipendiés poursuivirent leur danse du scalp. Un des travailleurs eut le visage troué par une balle, qui alla se loger dans le crâne, et de plus une balonnette lui entra fort avant dans la poitrine.

On a tout disposé afin de préparer, dans le Nord, à la loi Millerand-Colliard, un baptême pour le moins aussi sanglant.

A voir son air bon enfant, qui aurait cru ses mains chargées d'autre chose que de bienfaits ? Aux pauvres diables, occupés à des besognes écorçantes, dans des ateliers mixtes, elle vient dire, la bouche en cœur : « J'avais déjà, il y a deux ans, réduit la durée de vos journées : je veux la réduire encore, pour vous et pour vos compagnons de servitude, les femmes et les enfants. Désormais, vous ne travaillerez plus que dix heures, au lieu de dix heures et demie... »

Bravo ! Seulement les capitalistes sont assez habiles prestidigitateurs pour mettre, sans que rien y paraisse, cette excellente loi dans leur poche.

Une mince cloison dressée entre les ouvriers et les ouvrières, entre les enfants et les hommes, et le tour est joué. D'un atelier mixte, on en a fait un qui ne l'est plus

du tout, et les dix heures légales, avec une parfaite élasticité, peuvent s'étendre jusqu'à douze. Et la Cour de cassation applaudit, au nom de la Justice, à cet escamotage du code. Juges et patrons sont de vieux lous habitués de longue date à hurler ensemble, et finalement c'est toujours le pauvre qui a tort et qui est dévoré.

Ces malins de possédants ont plus d'une ruse dans leur bissac. S'ils y sont forcés, ils se résoudront, parbleu, à observer la loi de dix heures. Mais, comme ils ne veulent pas non plus renoncer à leurs bénéfices, ils tenteront — sur le dos des ouvriers — d'opérer la conciliation. C'est ce qu'ils ont déjà fait, à la première étape de la loi Millerand.

« Partout, dans les filatures, nous dit un rapport des syndicats de l'industrie textile de Reims, ils donneront plus de vitesse à la machine, afin de conserver la même production... Dans les préparations, les nouvelles venues, en plus de la diminution, furent souvent embauchées avec un salaire moindre que celui des anciennes. Des mises à pied, des chômage consécutifs, un travail trop prolongé la nuit, sans qu'aucune règle d'hygiène fut observée, tel fut le lot des travailleurs du peignage. »

Le second « palier », de la loi Millerand, puisque palier il y a, sera tout aussi facile à franchir pour ces subtils Escobars du lucre, si leurs exploités n'y mettent bon ordre.

Ils offrent — quelques-uns, pas tous — de maintenir pour 10 heures le tarif de 10 heures et demie. Mais voilà les ouvriers bien avancés, si on les oblige à un travail intensif qui ruinerait leur santé, et, qui en outre, amenant quand même la surproduction, rognera leurs déjà si anémiques salaires ! Puis, avec le paiement à la journée, coexiste le paiement aux pièces, les patrons là-dessus, lésinent à souhait : ils proposent 5, 4, 3, pour % d'augmentation, lorsque les tisseurs, teinturiers etc., réclament jusqu'à 6 et 8 pour %.

Du reste, dans le but de diviser pour régner, ces messieurs, Mottes, en tête, Mottes, le riche industriel, qui est aussi maire et député, veulent traiter séparément avec leurs salariés et non avec le syndicat, qui leur imposerait des conditions uniformes.

Devant toutes ces ergoteries, douze mille travailleurs de l'industrie textile, à Roubaix, se sont déclarés en grève, contraignant au chômage par leur arrêt volontaire plusieurs milliers d'autres ouvriers. C'est le prélude, peut-être, de la grève générale.

Et, aussitôt, la loi s'est armée contre la loi, pour bien montrer aux mystifiés de tous jours, qu'elle n'est qu'un leurre ; et d'innombrables soldats sont accourus de tous les côtés, ces ouvriers d'hier et de demain, prêts à tirer sur leurs frères, afin de leur renfoncer dans la gorge le cri de leurs si légitimes et modestes revendications.

Roubaix est un vrai camp : 10,000 hommes y sont massés. D'autres, à Lille, n'attendent qu'un signal pour partir. Ceux d'Arras n'obtiennent pas de permission pour le quart d'heure ; on peut d'un instant à l'autre, avoir besoin de leurs services. Il en vient de Valenciennes et de Charleville. Le flot rouge s'écoule, menaçant, sur Cambrai, Landrecies, Maubeuge, Hesdin.

A Roubaix, la cavalerie s'exerce à renverser et à piétiner hommes et femmes, et à charger, épée au fourreau, les affamés qui réclament du pain ou du sang.

Ce ne sont que des escarmouches. Qui pourrait assurer que nous ne sommes pas à la veille de la bataille ?

Lorsqu'on jeta l'empire par terre et qu'à sa place fut intronisée Marianne, nous nous réjouissions : Ouf ! notre tour était donc venu ; c'étaient pour tous la vie et la liberté ;

Et nous avions oublié le capital, conservé l'armée, ainsi que la police et voilà que la triple gueule du Cérbere nous mange... à la sauce républicaine.

Quand nous résoudrons-nous à lui couper ses trois vilaines têtes ?

Silve.

## LA TORTURE

Dans tous les pays, des philosophes, des écrivains, des orateurs ont exprimé leur désir de voir disparaître les peines corporelles ; mais malgré tout ce qui a été dit et écrit à ce sujet elles existent toujours et aucun progrès bien réel n'a été accompli dans la voie de leur suppression. Les événements récents de Montjuich et d'Alcala del Valle en sont une preuve.

Il ne faut pas croire que la torture soit seulement employée en Espagne ; elle est encore en usage dans les pays civilisés.

En France nous n'avons plus les moyens de supplice du moyen âge. La roue, de célèbre mémoire, a disparu et, à part les exé-

cutions capitales, on ne donne plus au public le spectacle des châtiments physiques.

Mais nous avons Cayenne avec son climat meurtrier : là, les condamnés, astreints à des travaux abrutissants, maltraités par les gardes-chiourme, minés par la fièvre, sont en proie pendant de longues années aux souffrances les plus cruelles.

Nous avons Biribi avec ses chaouchs, dont la férocité ne le cède en rien à celle des brutes espagnoles. Qu'on se rappelle seulement, pour se faire une idée de leur valeur en tant que tortionnaires, les faits dévoilés dans la campagne menée naguère contre les poucettes humanitaires, la crapaudine, le silo. Et, s'il est encore des gens assez naïfs pour croire que les mauvais traitements ont maintenant disparu de nos bagnes militaires, il suffira, pour les désillusionner, de leur citer l'exemple du soldat Artaud de la 3<sup>e</sup> compagnie de discipline (Mecheria), qui est réformé après avoir été estropié des deux mains et mis dans l'impossibilité de gagner sa vie.

Nous avons enfin les prisons civiles dont certains gardiens sont passés maîtres dans l'art de faire souffrir les condamnés, tant physiquement que moralement. Tel est le cas de la prison de Lille, dans laquelle une pauvre fille de dix-neuf ans, Céline Renoir, vient de perdre les deux pieds par suite du froid auquel on l'a volontairement exposée.

Voilà des exemples qui démontrent suffisamment que la torture n'est point abolie dans notre beau pays de France, où l'on se targue pourtant de civilisation.

En Espagne, l'usage des bûchers n'existe plus ; mais l'Inquisition des moines a fait place à l'Inquisition gouvernementale. Les auto-da-fé d'hérétiques ont été avantageusement remplacés par les supplices infligés aux travailleurs qui osent proclamer leur droit à la vie.

La série des crimes commis par les descendants de Torquemada semble ne pas devoir se clore : il y a quelques mois à peine que les victimes de la Mano Negra ont été mises en liberté et déjà de nouvelles protestations s'élèvent de toutes parts en faveur d'autres victimes.

Les bourreaux espagnols semblent vouloir se venger de l'échec que leur fit subir l'an dernier le Proletariat international, en les forçant à relâcher les innocents qu'ils torturaient dans leurs geôles. Profitant des désordres d'Alcala del Valle, ils ont arrêté plusieurs personnes, hommes et femmes, et se sont livrés sur eux aux brutalités les plus révoltantes, rééditant les procédés déshonorés classiques de la Mano Negra.

Quand on lit le récit des atrocités qu'ils ont commises au nom de la loi du plus fort, on est épouvanté ; on se figurerait vraiment qu'il s'agit de sauvages et l'on se demande quel est le but que poursuit le gouvernement espagnol avec de tels moyens.

Le Président du Conseil, Maura, pense-t-il arriver ainsi à étouffer la Révolution qui gronde autour de lui et menace à chaque instant de le renverser, lui et la société qu'il défend ? Si oui, il se trompe : on ne fait pas disparaître une idée comme on fait disparaître un homme.

Les catholiques du Moyen-Age ont brûlé les hérétiques de leur époque, mais ils n'ont pu tuer l'hérésie.

Les soldats de la République française ont massacré trente-cinq mille communards en 1871 et la Commune n'est pas morte.

Les gouvernements de tous les pays ont emprisonné, pendu, décapité, fusillé nombre de révolutionnaires, et l'esprit révolutionnaire est de nos jours plus vivace que jamais !

Voilà ce que ne devrait pas ignorer M. Maura.

Non, ce n'est pas un ministre qui arrêtera la marche des idées et empêchera jamais le cerveau de penser. Que M. Maura fasse ce qu'il voudra, il est maintenant trop tard pour mettre fin aux révoltes qui se multiplient dans son pays, et malgré les satisfactions sanguinaires qu'il s'accorde — et qui, même, tournent à son désavantage par la propagande qu'elles occasionnent — il n'en sera pas moins vrai qu'il n'est qu'un pauvre pygmée perdant son temps à vouloir détruire le colosse Révolution.

Les événements d'Alcala del Valle ne sont qu'un épisode de la lutte gigantesque engagée par le peuple contre ses oppresseurs. Il faut espérer que ceux-ci seront forcés de s'incliner devant la volonté de ceux-là, comme ils l'ont fait dans l'affaire de la Mano Negra.

S'il fut un temps où les gouvernants agissaient selon leur bon plaisir grâce à la soumission des masses, il n'en est déjà plus ainsi ; ils ne peuvent plus désormais commettre toutes les injustices possibles sans risquer de susciter des actes de révolte.

M. Maura l'apprendra peut-être à ses dé-

pens et il est possible sinon certain que d'ici peu il soit dans l'obligation de lâcher ses victimes non pas devant les prières, mais devant les protestations et les menaces des travailleurs.

Et s'il lui prend quelquefois fantaisie de renouveler les tortures sur la personne de ses sujets il trouvera toujours contre lui la masse des révoltés jusqu'à ce qu'enfin vienne le jour où croulera la vieille société espagnole, tel un édifice détérioré, branlant à tous les vents, qui tombe soudain, entraînant dans sa chute ceux qu'il abrite.

M. Maura aura passé impuissant. Avec lui, Alphonse, ce roi si jeune et déjà si coupable, aura passé également et tous deux auront leurs noms gravés au pilori de l'histoire, à côté de celui de Torquemada, leur sinistre maître !

Auguste L.

## TOURNÉE LOUISE MICHEL-GIRAULT

Les camarades organisateurs de Saint-Louis du Rhône, Vauvert, Cèze, Méze, Pézenas, Béziers, Coursan, Lézignan, Toulouse, Lavardac, Casteljalous, Angoulême, Rochefort, Cognac, Tours et Orléans sont prévenus que le camarade Girault continuera seul la tournée de conférences. Ils sont priés d'organiser en conséquence. Les dates restent les mêmes. Couvrir le nom de Louise par une bande. E. Girault.

## LA SORTIE D'UNE EGLISE

J'ai souvent observé, songeur, une lampe s'éteindre faute de pétrole ou de mèche. En voyant ses vacillations, ses scintillations, ses recrudescences subites de lumière, laissant supposer un instant qu'elle reprend son éclat pour s'éteindre dans les ténèbres par la violence d'un sublime effort de vie, j'évoquais l'identique fin des hommes et des choses. Parfois, les regards lassés, je me détournais : l'agonie n'en suivait pas moins son cours, et ma vue était attirée de nouveau par le saut brusque de cette pâle clarté dans le néant.

L'Eglise est cette lampe. Son usage est bientôt périmé, et on eût pu s'en dispenser depuis longtemps. Pour se donner un regain de vie, ses fêtes intimes s'exécutent aujourd'hui avec grand fracas. La malheureuse veut se tromper elle-même, mais, quoiqu'elle fasse, ses instants sont comptés.

Nous sommes en période de carême, chaque soir, grande représentation dans toutes les paroisses. Les orgues mugissent tonitruantes ou ondulent mollement, invitant à la pâmoison les âmes crédules ; du haut des chaires retentissent les sermons pleins de menaces et de miséricordes ; le chant des cantiques, résonne, des voix éraillées se brisent et se perdent aux confins des voûtes sonores ; l'encens brûle ; on prie, on implore, on rend grâce, on se réjouit, on s'humilie, on s'attriste, on balbutie, on se recueille, on scrute les physionomies, on inventorie les toilettes, on assouvit son mysticisme, on gagne un jeton de présence, les faveurs d'une dame patronnesse influente, on joue la comédie.

Revenant de quêrer des livres à une bibliothèque, j'eus la curiosité de me poster sur le trottoir d'en face pour assister, un peu navré, à la sortie des fidèles (?).

Des vieilles femmes ! des vieilles femmes ! encore grisées d'encens et de mysticisme, rabougries, l'échine ronde, leur petit visage recroquevillé enfoui dans un bonnet noir, déambulant à petits pas, dodinant leurs membres engourdis et rétrécis. Le même sexe plus jeune, la plupart filles, sœurs, épouses de rentiers ou de capitalistes, s'en vont commentant la façon du curé précheur, ou la présence de telle dame à la cérémonie. Quelques bourgeois, puis un ou deux spécimens de la classe mixte des parvenus. D'ouvriers point ou peu.

Sur le parapet, non loin de moi, un petit groupe s'est formé. Il est aisé de reconnaître qui le compose : des bonnes à tout faire. Elles entourent un larbin à la mine rubiconde, convenablement vêtu des effets rebûtés de son maître, hormis le gilet rayé rouge et jaune. Pour m'expliquer sa présence, je présume qu'il a pour fonctions de cirer des appartements, conduire le cheval et suivre les exercices religieux. Son entourage du moment doit occasionner aussi, pour sa part, les manifestations extérieures de sa piété. Des rires ayant éclaté, je le vois qui agrippait les seins d'une jeunesse.

Enfin, trois « corbeaux » qui, dans la sacristie, viennent de revêtir leurs plumes, ferment le cortège. Probablement satisfaits de leur clientèle féminine, passant près de moi, ils se flattent : « Nous avons eu du monde, ce soir. » Et je partis quand même heureux, de constater quel genre de monde il leur reste.

A. DEMAIN.



## LE BONHEUR UNIVERSEL

La douleur est nécessaire, le mal est le bien, la misère un délice, la guerre une volupté, il faut que les humains s'entregorgent, que le paupérisme fauche les pauvres diables par milliers comme le paysan arrache impitoyablement les chardons, l'ivraie et le chiendent.

Pleurer, se tordre les mains de désespoir, sentir son estomac vide, constater que chaque soir son sang se décolore faute de nourriture, déambuler sous des vêtements sordides par les rues sillonnées d'équipages somptueux, de vertigineuses automobiles, devant des magasins regorgeant de richesses jusqu'aux combles, voir se désagréger peu à peu sous le ric de la famine ses enfants déguenillés, ces souffrances sont inévitables, nul ne doit songer à les supprimer. S'il en était autrement, tout gouvernement serait impossible, le monde serait maudit.

Deux classes sont indispensables à l'harmonie sociale : la classe des travailleurs, classe vouée au labeur sans fin, au salariat, forme supérieure de la liberté ; et la classe des redingotards, poudre d'or de l'humanité.

Pour qu'il y ait une littérature, une science, une philosophie, une religion, le prolétariat doit être.

Les extatiques du bonheur universel sont dangereux, car leurs théories aboutiraient fatalement à la fin de toute société. Tout le monde ne peut pas être heureux ; le couvert mis pour chacun, quelle folie ! Des maisons saines pour les plébiens et les sans-abri, des souliers pour tous les va-nu-pieds, des habits pour tous les dépenaillés, de la joie au cœur et au cerveau pour qui que ce soit, la terre couverte de moissons pour tous les affamés, des chansons pleines de la crâne au sein d'un monde idéal, les rires fusant de tous côtés, — fantasmagorie ! fantasmagorie !

Ouvriers, vous n'échapperez pas à votre destin : Dieu ou l'Etat vous tient pantelants sous ses griffes de fer empoisonné. Vous êtes la proie promise aux forts, aux puissants ; jamais vous ne vous réaliserez harmonieusement, votre sort dépendant de l'aristocratie ou de la bourgeoisie.

Pour vous pas de babelaisiennes lippées sous la feuillée, comme de mélodieux oiseaux ; pas de promenades sous les arbres droits et beaux, s'épanouissant l'été sous un ciel bleu comme la côte méditerranéenne ; pas de siestes recueillies et douces sur le tapis gazonné ; pas de méditations fécondes le long des ruisseaux légèrement encaissés au travers des monts et des collines ; pas de compagnes sereines et intelligentes éveillant votre âme, enflammant noblement votre pensée, illuminant purement vos yeux ; la terre ne vous appartient pas, mais le ciel vous est réservé.

Vous avez droit seulement aux horreurs de l'usine, aux tortures de l'atelier, aux saletés de la manufacture, aux sanies de la caserne, aux pestilences de la prison, aux purulences du bague, au lent supplice de la faim, aux putréfactions de l'esclavage.

Pendant que j'écris ces lignes désolées, un vent léger soulève les feuillettes. Le printemps apporte ses souffles prometteurs ; néanmoins je me sens plein de haine contre tout ce qui est.

L'ironie dont je me suis cuirassé contre le malheur disparaît quelquefois pour faire place à l'indignation.

Puis, le naturel revenant au galop, je me prends à murmurer : « Le bonheur universel », sucrerie bonne pour enfants. Pourquoi lutter contre la fatalité, il est si doux de crever à la peine, de s'arracher la peau, de tirer la langue pour une poignée d'individualistes gouvernementaux, de tendre la main, de défaillir, exsangues, inertes, sur le fumier du travail, pour que s'empiffrent les oisifs sacrés comme les ibis digérant sur les rives majestueuses du Nil !

Antoine Antignac.

### A propos du dernier article Duchmann

J'ai eu le grand plaisir de recevoir cette semaine à ma table la citoyenne Gatti de Gamond, l'illustre et infatigable apôtre de la coéducation et de la Pensée Libre en Belgique, et je ne pouvais m'empêcher de songer, en l'entendant parler avec autant de bonhomie que de sagesse, à ce jeune homme plein de bonne volonté qu'est le camarade Duchmann, lequel s'essaye en ce moment, non sans quelque mérite, dans ce qu'il y a de plus difficile pour un débutant, la polémique doctrinale... et je ne savais ce qu'il fallait admirer le plus, de la candeur du néophyte, se fâchant, lorsqu'on ne lui répond pas, se fâchant davantage lorsqu'on ne le comprend pas et pour cause... ou bien de la philosophie souriante de cette aieule pleine d'indulgence pour l'enfant terrible qui lui écrivit un jour... qu'elle était de « mauvaise foi »... Mlle Gatti de Gamond de mauvaise foi, voilà une allégation qui fera bien rire ceux qui la connaissent et qui est bien excusable de la part de Duchmann qui ne la connaît pas.

Les articles de l'ami Duchmann qui, loin d'avoir mon ironie massive ont la fougue et l'incohérence de la jeunesse, manquent précisément de cette argumentation précise qu'il exige et qu'il obtient de ses contradicteurs. Ils contiennent souvent des inexactitudes tellement flagrantes qu'elles feraient penser que l'auteur ignore le premier mot du sujet qu'il traite. Il est incontestable, par exemple, que Mme Nelly Roussel, à laquelle il reproche sa propagande, en faveur du suffrage des femmes, n'a jamais admiré quoi que ce soit dans la loi électorale, pas plus que dans toute autre loi à l'élaboration de laquelle aucune femme, du reste, n'a participé... Elle prétend simplement, que là comme ailleurs, la femme ne doit pas être considérée comme mineure, et elle réclame pour elle le droit de voter si bon

lui semble ou de s'abstenir comme Duchmann, si tel est son désir... et Duchmann fait preuve d'un manque absolu d'esprit critique et d'observation, lorsqu'il dit de Mme Nelly Roussel qu'elle a quelque chose « d'obscure et de réservé », quand au contraire ses qualités prédominantes sont : la loyauté, la franchise et l'audace... On pourrait se demander pourquoi le camarade Duchmann cherche ainsi à caricaturer ses contradicteurs plutôt que d'ancêtre comme il l'avait promis leur argumentation... la vérité c'est que cette discussion lui a fait entrevoir beaucoup de choses qu'il ignorait, et maintenant ce brave ami, féministe sans le savoir, ce qui est la bonne manière, ne peut plus démontrer l'absurdité du féminisme sans démontrer en même temps sa propre absurdité, ce qui est difficile, Duchmann étant quoi qu'on dise, un garçon intelligent.

Henri Godet.

### L'Absurdité Syndicale et Coopérative

#### REPOSE A CREUSE

Tout d'abord, suivant Creuse, on n'a pas le droit d'être intolérant quand on blâme l'intolérance d'autrui. C'est à voir.

En ce qui me concerne, je suis prêt à tolérer l'expression de toutes les idées, pourvu qu'on tolère l'expression des miennes. Mais je n'ai pas à tolérer l'expression des idées de ceux qui ne tolèrent pas l'expression des miennes.

Je suis donc, *suivant le cas, tolérant ou intolérant* et, d'une manière générale, je suis prêt à être camarade avec tous ceux qui me traitent comme tel et je m'efforce de ne pas tolérer les autres.

\*\*\*

« A moins, dit Creuse, qu'on ne puisse « démontrer que 10 est moins fort que 1... » je continuerai à croire qu'il y a avantage « à se syndiquer pour lutter contre les patrons, etc... »

Mettons qu'il y ait, en effet, 10 ouvriers pour 1 patron, cela prouve que les ouvriers sont, non les moins nombreux, MAIS LES PLUS BETES. S'ils n'étaient pas les plus bêtes, ils agiraient pas contre les patrons, ils agiraient à leur guise. 10 n'ont pas de permission à demander à 1.

La question est donc mal posée par Creuse. Il ne s'agit pas de savoir si des abrutis ont, ou non, intérêt à se grouper, mais comment on peut arriver à ce que les abrutis deviennent conscients, apprennent à compter.

En effet, *des abrutis isolés ou groupés ne feront jamais que des actes d'abrutis*, tandis que *des conscients connaîtront les mouvements à faire et se grouperont, quand il y aura lieu*.

\*\*\*

Creuse nous parle encore d'intransigeance ou de rapacité patronales, de grèves soutenues pour un motif de dignité ou la hausse des salaires. Il croit cependant que tout le monde ne doit pas s'hypnotiser sur le syndicalisme, mais qu'il est bon que certains militants s'y spécialisent.

L'erreur dans tout cela est de s'imaginer que la question sociale est une question corporative. Il est facile de montrer, au contraire, qu'on ne peut pas s'occuper utilement à la fois d'intérêts corporatifs et de la question sociale.

Qu'est-ce qu'un syndicat ? — C'est un groupement où les abrutis se classent par métiers, pour essayer de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers.

De deux choses l'une : ou ils ne réussissent pas, alors la besogne syndicale est inutile ; ou ils réussissent, alors la besogne syndicale est nuisible, car un groupe d'hommes aura rendu sa situation moins intolérable et aura, par suite, fait durer la société actuelle. C'est parce que les non-privilegiés ont l'espoir de devenir privilégiés d'une façon ou d'une autre, que la société dure.

Il n'y a pas à essayer de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers (besogne syndicale), il y a à étudier les moyens de supprimer le patronat (besogne anarchiste).

De même, il n'y a pas à essayer de faire concurrence aux commerçants (besogne coopérative), il y a à essayer de supprimer le commerce (besogne anarchiste).

Le principe des syndicats, le principe des coopératives, est le principe concurrence. Il y a lieu non de faire durer, mais de détruire la concurrence parmi les hommes. Le principe à établir est le principe contraire, la camaraderie.

En ce qui concerne l'amélioration de son sort dans la société actuelle, si Creuse était conscient, il connaîtrait les moyens à employer. Ces moyens ne sont peut-être pas à la portée de tous. Il n'y en a pas d'autres, à moins de prier le bon dieu, les députés ou les secrétaires de syndicats.

\*\*\*

#### Conclusion :

*Le patronat sera supprimé le jour où les ouvriers se décideront à ne pas travailler pour les patrons, pas avant.*

Quels sont les mouvements à faire pour en arriver là :

1° Apprendre pourquoi la société est mal faite, ou, si l'on veut, pourquoi les mouvements faits par les hommes actuels sont mauvais ;

2° Apprendre les mouvements à faire pour s'organiser raisonnablement ;

3° Faire ces mouvements.

Si les syndicats voulaient s'occuper de ce qui précède, il leur faudrait abandonner la besogne corporative et aller là où la besogne sérieuse peut être apprise et pratiquée.

\*\*\*

« La révolution, nous dit Creuse, surgira « de la misère devenue trop aigüe. » C'est possible, mais ce n'est pas intéressant.

La misère inconsciente ne peut établir une organisation sociale consciente. Voir les révolutions antérieures. Une révolution in-

teressante sera celle faite par des hommes conscients et parce qu'ils sont conscients.

\*\*\*

« La mathématique, dit Creuse, en terminant, induit en erreur quand elle s'attaque à des problèmes d'ordre moral dont les facteurs demeurent essentiellement muables. »

C'est une affirmation. Elle nous intéressera quand on nous aura montré quelle méthode de raisonnement, inconnue jusqu'alors, peut bien s'appliquer aux problèmes d'ordre moral (?) dont les facteurs demeurent essentiellement muables (?)

En attendant, nous nous contenterons d'essayer d'appliquer dans tous les domaines les règles de la logique, dont la forme la plus rigoureuse est la forme mathématique, et nous conseillons vivement à Creuse et à tous les camarades, de lire ou de relire attentivement le traité *De l'esprit géométrique* de Pascal, et même de faire de la géométrie. Un homme qui a fait de la géométrie raisonne autrement que celui qui n'en a pas fait. C'est ce que nous essaierons d'expliquer le lundi 11 avril, à l'Emancipation, 38, rue de l'Eglise. Creuse sera le bienvenu parmi nous ce jour-là.

Parat-Javal.

Et nous voilà forcés de remettre à la semaine prochaine la suite de « *L'organisation du bonheur* ». Comme dit le bon Palette, vous avouerez qu'est emmerdant !

P.-J.

### CLOCHES DE PAQUES

Les cloches sont revenues de Rome.  
(Superstition des nations.)

*La Savoyarde, au Sacré-Cœur,  
Et le Bourdon de notre-Dame  
Ont un dialogue moqueur  
De grosse dame à grosse dame,*

*Qui passe par-dessus les toits,  
Dans la clarté du ciel de Pâques,  
Les toits des maisons où pantois  
S'entassent les gueux et les jacques.*

*Ding ! — fait l'une ; — L'humanité  
A ses chaînes toujours robustes ;  
Les arbres de la liberté  
Ne sont encore que des arbustes !*

*Ding ! — fait l'autre ; — Les temps nouveaux  
Ne semblent point tout près de naître.  
Ne peuples sont dans des caveaux  
Dont on n'ouvre par la fenêtre !*

*Dong ! — Les curés et les soudards  
Demeurent les seigneurs du monde,  
Sous les croix et les étendards  
Agenouillant la foule immonde !*

*Dong ! — Nous sommes la voix des forts !  
Il faudrait, pour nous faire taire,  
Ding ! — Tant de luttés et d'efforts !  
Dong ! — Et tant de sang prolétaire !*

*Ainsi, les cloches, tour à tour,  
Déversent leur mépris sur l'homme,  
Et raillent, sitôt de retour,  
— Que ne restent-elles à Rome !...*

Louis Marsolleau.

### Les bonnes mœurs

Lettre à M. le sénateur Berenger.

Périodiquement, et avec une obscurité qui vous honore, vous vous élevez, monsieur, contre l'abondance, la hardiesse et le succès des productions obscènes. Dans les journaux comme aux théâtres, le triomphe couronne l'immondice. Si vous interrogez les féministes, elles vous répondraient que ces productions possèdent une clientèle masculine dont la perversion favorise les pires insanités. Mais vous n'ignorez pas que le mal atteint les deux sexes avec une égale intensité.

Ce qu'il faut déplorer le plus n'est pas tant la crudité des détails que l'ineptie de la forme. Ouvrez n'importe quelle publication de cette nature, assistez à n'importe quel spectacle du même genre, et vous vous écœurerez surtout de la platitude intellectuelle, du peu d'effort mental que les industriels de cette partie basse demandent à leurs nombreux public. On excuserait une légèreté spirituelle et fine. Le sel de l'esprit mêlé à tout ce poivre, trouverait grâce devant le tribunal du goût. Mais il semble que les spécialistes dont nous parlons s'ingénient au contraire à flatter l'ignorance, à développer sans limites l'incroyable bêtise de leurs contemporains. On spéculer sur des conceptions primitives, sur des sentiments peu compliqués. La professionnelle qui pose pour les attitudes immondes, pose également pour la petite sœur des pauvres ainsi que pour l'alsacienne enveloppée du drapeau national. Elle représente, au gré du photographe, les pratiques appréciables de la religion, du patriotisme et des maisons closes. Il suffit de comparer les reproductions étalées à la devanture des librairies pour s'en rendre compte.

Les divers sentiments simplistes flattés par ces images font donc partie d'un même état d'esprit. s'alimentent au même ordre d'idées, sont accessibles à la même classe de mentalités et cette analogie frappante nous éclaire sur la cause initiale du mal que nous déplorons.

L'Etat est le grand corrupteur. C'est lui qu'il convient d'accuser en première ligne de cette multiplication, de ce débordement d'œuvres ignobles. Ainsi que vous avez bien voulu le constater en un récent discours, la censure autorisée à la scène des spectacles ou la fonction sexuelle, l'expansion amoureuse de l'homme et de la femme, sont outrageusement dévoilées et ridiculisées. Dans ces manifestations grotesques d'un art facile, la femme n'apparaît pas ainsi qu'une personnalité humaine mais comme une chose, comme un sexe, comme l'instrument méprisable d'un plaisir honteux. Vous auriez dû montrer comment cette même censure réserve ses rigueurs imbeciles à des œuvres fortes et saines, comme la *Cage*, de notre ami Lucien Descaves, par exemple.

L'Etat n'a pas l'horreur du retour, il le favorise. Ce qu'il interdit, c'est de montrer la société dépouillée de son masque conventionnel. Aussi les journaux s'adressant à l'esprit, trouvent-ils des difficultés inconnues aux publications destinées au bas-ventre. C'est que toute cette ordure n'est pas, comme vous semblez le croire, la cause mais bien le résultat de la dépravation. Ces productions sont le reflet de l'état moral de la société et ne trouveraient pas leur écoulement sans

un élément préparé, gagné d'avance et précieusement entretenu dans ce même état d'esprit. Voici où vos pénalités échouent. Vous frappez qui cède aux influences mauvaises, qui succombe sous la « puissance des ténèbres », mais ne faites rien pour éclairer la route où nous marchons en aveugles.

Ne pensez-vous pas que la situation de la femme dans notre société pose d'un poids décisif sur la beauté, sur la régularité des mœurs ? Toutes les contraintes et les hontes, mises autour de l'accomplissement de l'œuvre de chair, favorisent la dégradation sexuelle. La femme se vend ordinairement, depuis la Venus du ruisseau jusqu'à la grande dame des salons. Il faut bien vivre, et la vie n'est possible qu'à ce prix. Dans le mariage comme dans la galanterie, la femme dépend de l'homme, et ce dernier obéit aux influences qui l'entourent. Nulle sympathie n'est possible entre deux êtres divisés par l'argent. Chaque accouplement suppose à l'avance les trois possibilités. Dans l'impossibilité matérielle de s'exercer naturellement et normalement, la fonction génitrice est devenue un amusement qui se paye tout comme les autres. L'amour à bon marché crée les inconvénients que vous dénoncez, il s'étale dans la rue, à tous les yeux, et votre indignation reste parfaitement impuissante.

Peut-être vous bomez-vous à votre indignation parce que cet état de choses ne vous affecte pas autrement. Vous n'en souffrez que moralement, tandis que la population tout entière se trouve atteinte d'une façon effective et matérielle. C'est pourquoi elle cherche un remède plus efficace que le vôtre. L'homme veut s'affranchir du salariat. La femme ne veut plus se prêter à l'exploitation qu'elle subit depuis des siècles. Certaines d'entre elles s'émancipent individuellement, évitent le mariage ou s'en évadent et donnent librement à leur énergie amoureuse les satisfactions nécessaires, sans recourir à la honte des excitations graveleuses.

L'aventure est difficile à tenter parce que la femme se trouve absolument dépourvue et doit faire preuve d'une fermeté, d'une endurance peu communes pour ne pas choir dans la prostitution qui la guette. Mais l'exemple est donné. Je n'ose pas vous demander de l'approuver, car je soupçonne que vos fonctions, votre esprit et vos considérations mondaines vous subordonnent aux nécessités sociales actuelles et vous font préférer à la femme franchement libérée, la malheureuse prostituée indispensable à l'hypocrisie des bonnes mœurs.

Henri Duchmann.

### FÉMINISME

Monsieur Duchmann.

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis sur le féminisme, sujet qui vient de donner matière à une très intéressante controverse dans le *Libéraire*. Je me sens embarrassée pour vous répondre, car, si d'une part, je ne veux pas abuser de votre patience par une trop longue épître, d'autre part, j'ai la conviction qu'on ne peut en quelques mots ou en quelques lignes traiter toutes les faces d'une question aussi vaste et aussi compliquée. J'essaierai donc de vous donner simplement mon appréciation sur le féminisme au point de vue spécial de la polémique engagée par vous, monsieur, dans le *Libéraire*.

Pour moi, le féminisme, c'est la mise à exécution de la devise que nous lisons sur tous nos édifices publics : « Liberté, égalité, fraternité ! » Liberté de penser, liberté d'agir, liberté de vivre et de disposer de soi-même — égalité des droits — fraternité des sexes.

Si nous voulons analyser cette profession de foi si simple, nous voyons surgir alors toutes ces mêmes objections qui font les divergences de vues sur ce même idéal et qui mettent aux prises des individualités également avides de progrès et de justice. C'est que, de la théorie à la pratique il y a loin, et la plupart du temps la patience échappe avant le milieu de la route, à ceux qui étaient partis dans la ferme volonté de la parcourir entièrement.

Il s'agit, dans le cas spécial qui nous intéresse, de savoir si, pratiquement la femme a eu jusqu'à présent cette liberté de penser, d'agir et de vivre, — cette égalité de droits, et si elle a pu jouir de cette fraternité des sexes. Il ressort clairement de vos articles, monsieur, que vous êtes convaincu tout comme nous qu'il n'en est rien.

Mais je n'ai pas bien vu voir si vous étiez d'accord avec nous que les femmes ont le droit et même le devoir de revendiquer ce qu'elles n'ont pas. En tout cas, vous différez d'avis avec vos correspondants du *Libéraire* sur les moyens d'amélioration du sort féminin.

Comme vous, je méprise les paroles inutiles et qui ne sont pas corroborées par des actes, mais je crois bon que l'action soit préparée par la parole. C'est pourquoi toutes les phrases échangées, tous les mots prononcés, donnant matière aux discussions, sont utiles à une idée pour la faire avancer, et amener l'action féconde.

Avec Mme Nelly Roussel, je trouve que la simple justice dont nous nous réclamons tous, demande l'égalité des salaires à travail égal des deux sexes, avec elle je pense que, si la femme se trouve dans l'obligation de nourrir une famille et elle-même, il est indigne d'une civilisation humanitaire que cette femme ne puisse choisir l'emploi qui lui convient (du reste, il faut constater qu'il y a déjà beaucoup de progrès de fait). Mais avec vous, monsieur Duchmann, je ne crois pas que ce soit là une porte ouverte à l'affranchissement de la femme, c'est-à-dire que je vous vois faire une confusion entre deux faces bien différentes du féminisme. Il y a, il faut bien le dire, deux sortes de féminisme : celui qui, s'inquiétant du sort misérable fait à des milliers d'individualités féminines, cherche à améliorer cet état de choses en donnant tout de suite aux femmes les moyens de vivre mieux dans notre société si mal faite ; car cet état de choses ne peut, par aucun moyen, changer assez rapidement pour que cette génération de femmes misérables puisse profiter de ce changement. C'est ce que j'appellerai le féminisme pratique. Et puis, il y a le féminisme qui entrevoit une ère de justice pour tous, de liberté, d'égalité, de fraternité, et qui veut préparer de son mieux cette heureuse époque. C'est le féminisme idéal. L'un ne doit pas faire de tort à l'autre.

Qui, je crois comme vous que les femmes n'ont pas encore compris, je crois que les féministes militants ne disent pas assez que la véritable entrave au progrès féministe comme à tous autres progrès, que la vraie source de tout le mal est dans l'organisation monstrueuse du capital et surtout de l'héritage.

Peu de femmes, je le crois, sont parties en guerre contre ce redoutable instrument d'oppression, peu ont senti s'apercevoir que cette inégalité entre les hommes était plus injuste encore que l'inégalité entre les deux sexes. Je le déplore avec vous, mais j'y vois une excuse et une cause.

Depuis le commencement des siècles, le progrès a marché par évolutions, et si la femme n'a pas encore vu ou n'a pas encore voulu voir (je ne sais l'importance de la lutte contre le capital, c'est qu'elle est en retard sur l'homme dans ses revendications, c'est qu'elle a à courir au plus pressé, à l'obtention intégrale de ses droits, à sa liberté.



Vous reprochez avec amertume aux féministes, à certains féministes, de demander le droit de vote, parce que, dites-vous, le vote est un acte réactionnaire. — Réactionnaire, non pas; antirévolutionnaire peut-être, et c'est là où le révolutionnaire idéaliste se sépare de son frère, le révolutionnaire pratique.

Les féministes qui revendiquent le droit de suffrage sont probablement convaincus aussi que l'arme qu'ils demandent est rouillée et fonctionne mal, mais c'est une arme et la seule efficace jusqu'à présent. Chaque loi qui semble disputer et rétrograder aujourd'hui a été un progrès sur une loi plus rétrograde et plus inhumaine encore. Si la femme veut sortir de l'indifférence que vous lui reprochez, quel moyen a-t-elle de le faire ?

Je m'empresse de dire que, pour le moment, je serais désolé que les femmes puissent obtenir leur admission au suffrage universel parce que dans l'état actuel des choses, elles sont encore sous la formidable pression de l'église et de la superstition et qu'elles seraient un danger pour le progrès, je le crains. Mais, quand des hommes comme vous, auront compris que les revendications des féministes sont plus que justifiées, que l'instruction doit être intégralement donnée à la femme comme à l'homme, que la femme doit pouvoir exercer n'importe quel métier qui lui plaise, que l'heureuse révolution doit être précédée de douloureuses évolutions, quand vous serez bien convaincus que si les femmes s'attachent à de petites revendications c'est que ces choses obtenues les doivent rendre fortes et armées pour la lutte générale, alors le féminisme pourra avancer à la conquête de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

Vous dites ceci : (je copie) « Puisqu'il n'est pas possible d'améliorer son sort (celui de l'ouvrière), travaillons à l'animer d'une pensée qui légitime ses colères et fera d'elle la révolution virile qui bouleversera le vieux monde... » Je ne comprends plus. Qu'est-ce que cette révolution virile et qu'attendez-vous d'elle ? Il est facile de dire : Révoltez-vous, sans dire comment il faut s'y prendre. Que doit faire cette ouvrière non seulement exploitée par le patron, mais dégradée par lui, que doit faire cette mère de famille dont le mari brutal fait vivre la maison-rie et qui suit que son travail, à elle, ne suffit pas à elle-même ?

Dans votre premier article, que j'ai beaucoup mieux compris que le dernier, vous vous écriez en parlant des revendications des féministes : Des mots ! des phrases !

Eh ! non ! le droit de vote n'est pas un mot ; c'est un acte désiré en vue d'améliorer l'état social féminin par l'évolution des lois actuelles. Eh, non ! la grève des ventres, ce n'est pas une simple phrase ; c'est un progrès entrevu pour dominer la misère ! Eh, non ! l'égalité des salaires, le droit à tous les emplois, ce ne sont pas de vaines paroles ; mais bien le commencement de la révolution que vous rêvez, que nous désirons tous, libéraux, ou simples socialistes, anarchistes, ou simples humanitaires, tandis que les grands mots de révolte, de révolution virile, de bouleversement du vieux monde, ces grands mots siils ne sont pas suivis d'une action générale restent stériles et rétrogrades.

Tout en entretenant, tout comme vous, citoyen Duchmann, toutes les difficultés des résultats à obtenir, tout en reconnaissant que les progrès demandés actuellement par les féministes sont si peu de chose que ce n'est presque rien, je préfère encourager tout ce qui tend à une amélioration quelconque, si minime soit-elle, plutôt que de rester figée dans l'attente d'un idéal si éloigné. Lorsque deux coureurs veulent arriver à un but qui leur doit faire gagner la forte somme, souvent l'un d'eux part comme une flèche et sans s'arrêter, tendant ses muscles, forçant son énergie, il court d'une traite au but ; tandis que l'autre, plus prudent, plus expérimenté, plus patient, mais tout aussi âpre au gain, ménage ses forces, ne se prodige que par petites étapes et donne enfin un coup de collier au dernier moment.

Généralement, l'expérience l'a prouvé, ce dernier l'emporte et arrive vainqueur au but ; mais si par hasard, par exception, le fougueux coureur gagne d'une longueur ou de quelques mètres son prudent adversaire, sa victoire est suivie dès le but atteint, d'une violente réaction, d'une fatigue insurmontable qui en fait l'inférieur de celui-ci.

Ainsi toute révolution non préparée par de successives évolutions, donne lieu à une réaction abominable qui en annihile tous les effets et qui retarde, de plusieurs siècles parfois, tout progrès.

L'effort gigantesque et merveilleux de 93 a abouti à l'avènement de ce soldat, Napoléon I<sup>er</sup> lequel nous donna cette ganache, Napoléon III. Pour terminer cette beaucoup trop longue lettre, je veux vous dire un mot de mon idée particulière sur le féminisme.

Je ne suis pas de celles qui veulent la femme semblable à l'homme, puisque la nature marâtre a avantage une moitié de ses enfants, les mâles, au détriment de l'autre moitié, les femelles, et que toutes nos plaintes ne changeront pas ce fait-là ; mais je prends pour devise en tant que féministe, ce dernier vers d'un sonnet écrit par Eugène Pottier :

Les forts ont les devoirs et les faibles les droits !

Mais pour arriver à la réalisation de ce rêve de justice, à cette balance équitable pour améliorer le sort, non seulement des femmes, mais des hommes, nos frères, nos amis, nos semblables ; ce n'est pas aux femmes qu'il faut s'adresser ; c'est à la nouvelle génération, aux enfants. Et je reproche aux féministes militants de ne s'occuper que peu ou pas du tout de cette question, la plus importante à mon avis.

Il faut multiplier les patronages laïcs, les faire mixtes quand on le peut, s'y consacrer pour apprendre aux enfants notre morale humanitaire que nous sommes si peu encore à concevoir. Il faut nous unir, hommes et femmes, pour enseigner aux jeunes, garçons et filles, autrement qu'en paroles, l'amour des uns et des autres, l'amour de la justice, l'horreur du mensonge, pour enlever aux garçons le mépris social et inique de la femme et débarrasser les filles de la crainte et de l'admiration inspirées par la force brutale. Il faut en même temps, que tous les hommes conscients mettent leur force naturelle au service de la faiblesse féminine afin de faire disparaître l'injustice de la nature par une égalité de droits et lorsqu'enfin l'équilibre sera établi, la génération nouvelle, nourrie d'idées de justice et de beauté, nourrie par nous autres féministes, libéraux, anarchistes, socialistes ou simples amoureux du progrès sans étiquette, la génération nouvelle ne sera plus divisée par des intérêts différents, les deux sexes d'accord pourront marcher efficacement à la conquête de la justice pour tous, à l'écrasement du capital.

J'ajoute enfin (et peut-être mérite-je le reproche adressé aux femmes de réserver ce qu'elles jugent le plus important pour le post-scriptum de leurs lettres), j'ajoute que c'est surtout dans la bourgeoisie que doit s'exercer la propagande féministe, parce que la mère bourgeoise surtout entretient chez l'enfant les erreurs détestables dont souffrent tous les humains. Et je suis sûr, citoyen, que vous renoncerez à entraîner la marche en avant des féministes, parce que trop lente et à petits pas inexpérimentés et que vous renoncerez à « blaguer » leurs revendications

quoiqu'elles ne soient pas, je vous l'accorde, d'assez haute envolée, quand vous aurez réfléchi que, faute de vous être laissés convaincre, vous êtes en parfait accord avec la presque totalité des bourgeois de tous pays. Celles-ci vous déclarent avec un air de modestie méprisante : « Les femmes ne doivent pas sortir de leur sphère (sic), elles doivent rester dans l'ombre. » — Oui, il y a des femmes qui se plaignent de leur sort, mais ce n'est pas nous qui y pouvons rien changer.

Fernand Paul

## Alcoolisme et Révolution

Par tous les moyens mis à leur disposition : réunions, groupements, agitation, grèves, manifestations éphémères révolutionnaires, il faut que les hommes d'action et tous ceux à l'empérement fort et énergique empêchent que l'idée anarchiste s'amolindrisse, mais au contraire qu'elle grandisse en force en attirant à elle les hésitants, les miséreux, et tous ceux qui se lassent d'être hommes par les « avides des pouvoirs publics » et les « candidats aux sinécures ». Il faut enfin que la masse ouvrière mette en demeure de compter sérieusement avec elle le Capital et le Pouvoir en attendant de les faire disparaître.

Pour cela, il faut bien préciser le rôle que cette masse doit jouer dans la société actuelle ; il faut la convaincre de cette vérité indéniable qu'elle sera vraiment une force révolutionnaire capable d'opérer la transformation sociale que nous préconisons immédiatement, tout au moins rapide, lorsqu'elle se sera tout à fait désintéressée de la politique en n'écoulant aucun de ses charlatans et en s'abstenant de tremper les lèvres dans les breuvages qu'on lui présente sous formes diverses : vicieuses à tous les degrés, avilissantes et déformatrices, telles que jeux malsains, courses de chevaux et de lauriers, représentations théâtrales à tendance religieuse ou réactionnaire, établissements corrompueurs, et surtout l'alcoolisme.

Alors que l'alcool ne devrait servir que pour l'éclairage, le chauffage, la force motrice et comme médicament externe, il porte la mort dans le corps humain et fait ainsi, de nos jours, plus de ravages que les trois fléaux historiques : la famine, la peste et la guerre.

Berthelot dit de l'absinthe : « C'est un danger pour la santé publique et l'avenir de la race. »

Ecoutez le professeur Hilly : « Je considère l'usage habituel des spiritueux comme absolument nuisible au système nerveux. Au moment même, sans doute, l'alcool procure une excitation agréable ; parfois, au contraire, on pourrait croire qu'il calme les nerfs ; mais ce résultat est dû à une véritable paralysie du corps et de l'intelligence. La puissance du travail de la seconde partie du jour est considérablement amoindrie par l'usage de l'alcool. L'usage habituel des spiritueux en grande quantité est sans nécessité, c'est là la cause de beaucoup la plus importante de la décadence qui frappe aujourd'hui les peuples civilisés dans leurs forces physiques, intellectuelles et morales, même dans leur puissance économique et, s'ils ne veulent pas périr par là, il faut absolument qu'ils déclarent la guerre à l'alcoolisme. »

L'abus de l'alcool vicie le sang ; ainsi, chez les alcooliques, les plaies et blessures acquièrent un caractère de gravité qu'elles n'auraient pas chez d'autres ; elles s'enveniment très facilement, les chairs deviennent verdâtres et se détachent des os ; c'est la gangrène qui envole le malade.

L'usage continu et exagéré des spiritueux engendre une foule de maladies, depuis les maladies d'estomac jusqu'à « délirium tremens » en passant par les pertes d'appétit, de sommeil et de mémoire ; l'épilepsie, l'aliénation mentale, la folie et le meurtre en sont les tristes conséquences.

Les nations européennes qui boivent le plus d'alcool sont le Danemark, l'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bas, l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Autriche, la Russie, l'Espagne et l'Italie. L'alcool lu par habitant de ces contrées varie entre 8 litres et 2 litres 1/2.

Un fait à constater, c'est que, chez les peuples civilisés qui boivent le plus de spiritueux, l'idée d'émancipation n'est qu'à l'état embryonnaire, tandis que l'Espagne, l'Italie, la France et la Russie fournissent par millions d'hommes d'action résolus à tout sacrifier pour l'indépendance.

Il ressort de toutes ces manifestations alcooliques et faits individuels que l'alcool est en tous points nuisible au développement de l'intelligence et de l'énergie individuelles. Mais si les travailleurs voulaient reconnaître leur dignité d'hommes, ils devraient s'occuper sérieusement de ce qui peut rendre la vie plus agréable et donner plus de satisfaction : travail et repos selon les besoins, sciences usuelles, sociologie, histoire, astronomie, géographie, anthropologie, etc. Et pourquoi ne pas nous instruire de nous-mêmes qui ne sommes que des atomes dans l'Univers ? Car beaucoup ignorent encore la place et le mouvement de rotation de la Terre dans l'immensité incommensurable. Cela serait bien plus rationnel, plus instructif, plus réconfortant. Les jeunes y prendraient sûrement un goût prononcé, un sensible plaisir, et de leurs cerveaux ainsi libérés des histoires malsaines et des lectures ennuyeuses, jailliraient des idées bienfaisantes, meilleures, sages, propres à imprimer une force nouvelle au courant révolutionnaire qui s'infiltre dans les masses profondes du peuple, lesquelles n'auraient plus qu'à vouloir pour achever la société mourante.

Si l'Etat a augmenté les droits sur l'alcool, ce n'est pas pour que les adorateurs de Pernod, Berger, Boulestin, Chartreux et Cie et les habitués des grands cafés, brasseries, tavernes et caboulots boivent moins d'absinthe, d'eau de vie, de rhum ou de liqueurs alcoolisées ; mais bien pour qu'il rentre davantage d'argent dans les caisses de l'Etat. Or, l'Etat qui ne perd jamais « Ses droits » a besoin plus que jamais de fournir ses pattes aux doigts crochus dans les poches des contribuables pour pouvoir payer tous ses budgetaires : rats de caves, rats de sacristies et autres rongeurs d'administrations plus répugnants, plus vils les uns que les autres, sans oublier les gros émargers du budget, du président au sous-préfet, du pape au curé, du ministre de la guerre au sous-officier, et toute la hiérarchie de la justice, du ministre au bourgeois, qui se paient toutes les jouissances, cependant que des miséreux, des sans-gîtes mendient leur pain et couchent à la belle étoile, s'ils n'ont pas eu le fier courage ou la juste attitude de manger à la table et coucher dans le lit modeste d'un bourgeois ou d'un capitaliste absent ou expulsé de force.

« Crever de faim est aussi coupable que crever d'indigestion ; car si ce n'est la nature, c'est bien le ventre qui a l'horreur du Vide. »

FERNAND PAUL.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBÉRAIRE, c'est de lui faire des abonnés. 1 an. 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

## PEUPLE SOUVERAIN

Le *Matin* du 23 mars. — La Chambre. — M. Henri Brisson présidait. M. Lasies demande à ses collègues de consacrer un jour par semaine, à la discussion des lois ouvrières.

Les socialistes répliquent, en demandant une semaine par mois.

Après un débat confus et bruyant, c'est cette dernière proposition qui est adoptée ; on discutera donc, de réformes sociales une semaine par mois, à la rentrée des vacances de Pâques. — Scrutin, majorité 300 voix : Qu'en dis-tu brave peuple souverain ?

Abrité consciencieusement, afin que tu n'aies pas la faculté de faire les affaires toi-même, tu prends des employés-représentants pour cette besogne et tu les salaires 25 francs par jour. Pendant que tu crèves à l'usine pour suer ces 25 francs, sous l'œil féroce de la contremaître, les employés-représentants-socialistes te orient de leurs 300 voix : Malgré que tu nous paies tous les jours, pour travailler tous les jours, à tes affaires, en vertu de la promesse que nous t'avons faite, lorsque tu nous as envoyés à la Chambre ; nous ne nous en occuperons que 6 jours par mois et encore, ne commencerons-nous qu'après les vacances de Pâques !

Brave Peuple Souverain, dis-voilà ton patron qu'il te paie la semaine et qu'en échange, tu lui fourniras une journée de travail, et que tu commenceras le samedi à 4 heures, prenant les 3/4 de la journée comme vacances — allons, dis-lui ! Tes bons copains socialistes, tes employés te le disent bien !

Je présume que la réponse de ton patron ne se fera pas attendre ; il négligera même d'ouvrir la bouche, il te montrera la porte ; pourquoi, ne ferais-tu pas de même ? tu crains d'être embarrassé par la suite, pour les affaires — crainte non fondée — viens chez-nous si tu veux ; nous t'expliquerons, en bons camarades, ce que tu dois faire ; sois sans inquiétude, nous ne te demandons que de vouloir bien le rendre à l'évidence, dans le libre examen que nous te proposons, des questions qui l'intéressent.

Quand on prend des ouvriers pour exécuter un travail, c'est à seule fin de l'exécuter intégralement et non en partie, en conséquence, les représentants socialistes, élus indubitablement par des travailleurs, doivent, sous peine d'être en contradiction formelle avec leurs promesses, s'occuper constamment de réformes sociales et non pendant six jours par mois ; leurs électeurs travaillent tous les jours pour les entretenir, ce serait juste, qu'ils fassent de même pour mener à bien les affaires qui leurs sont confiées — ceci dit, bien entendu, en me plaçant au point de vue votant, et non au mien !

Enfin, brave Peuple Souverain, je te le répète, viens à la Maison si tu veux, nous causerons, mais sois bien persuadé que nous ne te dirons pas, comme les 300 socialistes de la Chambre, parodiant le geste de Baudin sur la barricade : « Voilà comment on se fout du Peuple pour 25 francs. »

A. Anczy

## LA FEMME ET LA RÉVOLUTION

Les femmes n'admettent pas la contradiction, j'en ai fait l'expérience. Chacun comprendra que la question féminine dépasse la suffisance théâtrale de quelques politiciens en mal de candidature ou de réclame bête. C'est cette question féminine que le Libéraire s'engage d'étudier avec le concours de tous les partisans convaincus et sincères de l'émancipation humaine.

Est-il besoin d'en souligner l'importance ? Est-il nécessaire de dire combien la femme, strictement tenue à l'écart de l'activité sociale, est restée soumise aux préjugés qui font d'elle l'auxiliaire et la serve des forces de réaction ? Est-il indispensable de dire pourquoi la Cité future, à laquelle nous travaillons de toutes nos forces, ne pourra pas s'édifier sans elle ? La propagande révolutionnaire a tenu la femme pour quantité négligeable, imitant en cela le socialisme politique dont le programme, basé sur la conquête des pouvoirs publics, ne pouvait intéresser que la partie masculine de l'humanité.

Il importe absolument de mettre la femme en face de la question sociale et de l'entraîner avec nous dans la lutte des faits et des idées. C'est à nos camarades lecteurs que nous nous adressons, leur demandant avec une instance qu'ils comprendront, de faire lire à leur compagne le journal qu'ils trouvent bon pour eux. La femme fera circuler le Libéraire parmi ses voisines et ses camarades d'atelier, de sorte que notre propagande s'étende d'autant plus que sera grande l'activité des camarades.

Pour étudier la femme dans la société actuelle, et afin d'intéresser la femme à cette étude, j'imaginerai un personnage féminin que nous appellerons Marie, par exemple. Ce personnage, nous le prendrons dans sa famille et le suivrons dans la vie. Marie ne sera pas une héroïne de roman, manifestant des sentiments et des idées contraires à la vérité physiologique et psychologique. Elle sera la jeune fille du peuple, celle que nous connaissons et apprécions. Nous la suivrons le plus possible afin de ne pas prêter à l'exagération ; cependant nous en ferons un être vivant et palpitant, débattant douloureusement parmi les contingences sociales.

Dans la famille, au travail et en amour nous soumettrons Marie à l'analyse rigoureuse de ses actes et de ses pensées. Nous verrons quelles limites la société capitaliste impose au développement intégral de sa personnalité ; nous rechercherons comment son énergie, mise au service de la cause révolutionnaire, pourra devenir un élément puissant d'agrandissement et de liberté. Le programme est vaste, c'est un travail considérable de recherches patientes et précises que le Libéraire a bien voulu confier à ma direction. Afin de m'en tirer consciencieusement, j'adresse dès aujourd'hui, aux femmes que ce travail intéresse, l'appel le plus pressant.

Les documents qui serviront à cette étude

féminine seront ceux que nos lectrices voudront bien nous faire parvenir. C'est dire que notre peinture sera faite d'observation et d'expérience.

En dehors de la vaine politique, en dehors des gouvernements, des chapelles et des personnalités bourdonnantes, la femme se dressera dans toute l'horreur de sa situation vraie. Sans effort, sans exagération, sans effets voulus et machinés l'ensemble de nos documents sera le réquisitoire de la femme contre la société.

H. D.

Les communications concernant l'étude féminine devront être adressées au camarade Henri Duchmann, au Libéraire, 15, rue d'Orsel.

## Le Théâtre

THEATRE DU PEUPLE. — L'Affaire Grisel. Le théâtre du Peuple ne se contente pas de mettre à la portée des hommes modestes une foule de pièces, et des meilleures et des plus vraies, déjà jouées par d'autres scènes ; il offre aussi à son public un répertoire tout à fait neuf et inédit. Ainsi, « L'Affaire Grisel » de Lucien Besnard, qu'on jouait cette semaine ; ainsi d'autres qu'on nous annonce de Jacques Bizet, de Jean Jullien, de Léopold Lacour, d'Emile Verhaeren, etc.

« L'Affaire Grisel » est une transcription dramatique de l'Affaire Dreyfus, déjà transposée en roman par zola dans « Vérité ».

Il ne s'agit pas ici de trahison ni de viol ; le fond de cette nouvelle « Affaire », c'est un avortement et un infanticide. La découverte d'un fœtus laté dans un terrain vague a mis en ébullition toutes les passions haineuses et mesquines d'un Landerneau quelconque.

La fleur du panier de la belle société s'est réunie justement chez Lerou, un notable de l'endroit, dans le but de décider, à frais communs, la fondation d'un hospice.

Sera-t-il destiné à recueillir les enfants ou les vieillards ? Le fait divers récent, qui est l'objet de toutes les conversations, détermine le choix de la bourgeoisie assemblée : pour qu'un pareil infanticide ne se reproduise plus, c'est aux enfants abandonnés qu'il convient d'ouvrir un asile.

Mais on se préoccupe surtout de chercher le coupable. Et d'après les plus légères et les plus invraisemblables données, les soupçons ne tardent pas à se fixer.

C'est Grisel, évidemment, qui a fait le coup, un professeur, un franc-maçon ; il est pauvre, il est venu s'installer dans le pays, avec une femme qui n'est point sa femme, et dont il a eu deux enfants.

Comment eût-il été possible au ménage d'enlever un troisième ? Et puis, cette femme n'a-t-elle pas été un peu malade, tout dernièrement ? Il n'en faut pas plus pour conclure qu'elle s'est fait avorter.

Pourtant un autre courant d'opinion s'est formé, mettant le crime sur le compte de Lerou, dont les relations avec la Germaine sont de notoriété publique.

Mais ce n'est qu'une impuissante rumeur, tandis que le parti adverse est assez fort pour faire emprisonner et juger le malheureux Grisel.

Chose étrange, un des plus ardents défenseurs de Grisel est précisément Lerou.

Dans un moment d'involontaire expansion, il finit par en avouer à sa femme la raison secrète : c'est lui, c'est bien lui, Lerou, l'homme que tous estiment et considèrent, c'est lui pourtant le vrai coupable.

Tirailé entre ses remords et sa lâcheté, condamné par sa situation à vivre au milieu de la faction qui combat l'innocent, il se borne aux accès platoniques d'une demi-sincérité, qui ne font qu'arracher des sourires à son entourage. Finalement Grisel est condamné à dix ans de travaux forcés.

Plus on approchait de la fatale échéance, plus fort s'est mis à hurler d'angoisse la conscience tourmentée de Lerou. Au curé Pange, qui cherche à le calmer avec une onction pateline, il crie mépris, toute la vérité. Mais, cet homme qui s'accuse lui-même, l'abbé feint de ne pas le croire ; il le traite en malheureux halluciné. Puis composant avec les scrupules de Lerou, il s'ingénie à lui faire espérer qu'il est possible de sauver Grisel, sans qu'il soit pour cela nécessaire de se perdre lui-même. Le curé Pange n'a, en réalité, qu'un souci : empêcher Lerou de connaître l'issue du procès pour prévenir la catastrophe et le scandale qu'il prévoit imminents. Avec la complicité de Raoul, fils de Lerou, et des gens de son parti, il parvient un instant à tromper l'infortuné, qui rêve d'aller jusqu'au bout dans la réparation et de mettre à l'abri du besoin l'innocent qu'il croit acquitté.

Mais aux réticences, aux demi-mots de Raoul, il devine tout, et, d'un coup de revolver, il se fait sauter la cervelle.

Ce troisième et dernier acte est fort dramatique ; les autres sont un peu trahins.

Jean Foré

## AGITATION

### LIANCOURT

La journée de dimanche 27 mars fut bonne pour la propagande anti-politicienne. Dès 3 h. à la salle était comble, les ouvriers surtout étaient venus nombreux. Aussi fimes-nous une ample distribution de nos journaux et de la brochure de Paraf-Javal, *L'Absurdité de la Politique*, que la foule d'électeurs s'arrachait.

M. Baudon, député de l'Oise, vint bonimenter, des camarades demandèrent à parler à leur tour ; le comité, après avoir accepté la contradiction, s'esquiva, comme il est d'usage dans le monde politique, par la lenteur ; nos amis durent prendre la tribune d'assaut.

Liberté parla quelques instants, mais le bon comité républicain, soucieux de la liberté de parole, se mit à chanter « Viens Poupoule ». Les électeurs les plus rebelles à nos idées, furent indignés. — Voilà des porcs (en montrant les députés), que nous engraissons à raison de 25 francs par jour ; sommes-nous assez bêtes !

### LYON

Comme il fallait s'y attendre, après avoir accompli toutes les abjections et toutes les ignominies, la répugnante police lyonnaise vient de nous démontrer ce qu'elle est, et ce qu'elle a toujours été.

Lorsque le malheureux Sauvageon, pauvre victime estropiée par l'autorité militaire s'obstine à vendre le manuel du soldat et autres imprimés légaux étant possesseur d'un permis de colportage, les chiens de garde de l'autorité l'arrêtaient à tout instant, mais le comble du cynisme, c'est le commissaire du poste de police de la place du Pont disant à ses agents en présence de Sauvageon : « Je le sais, c'est arbitraire, c'est illégal, c'est injuste, mais je m'en fous de la loi, vous l'arrêtez toutes les fois et vous l'emprisonnez pendant trois heures et vous le remettez ensuite en liberté. »

Quoique l'on dise que ces répugnants indivi-



des fassent des excès de zèle, il est inutile de dire qu'ils n'agissent que d'après les ordres de cette sentine à ordure qu'est la préfecture du Rhône. C'est égal, quelle saleté de monde que ces honnêtes gens !

## EXPEDIENT DE MARCHANDS DE JUSTICE

Judi 10 mars, le nommé Agraing, poursuivi par le directeur du gaz pour avoir dénoncé publiquement les tripotages et les injustices de cette compagnie, comparaissait devant le tribunal de cette ville ; comme la magistrature n'aime pas la vérité, les juges firent passer l'affaire la dernière avec une suspension d'audience de près d'une heure, firent à cet effet évacuer la salle par le public, et lorsqu'elle fut complètement vide, ils la firent de nouveau remplir par les agents de la police secrète qui causèrent entre eux pendant toute l'audience pour que la défense de l'accusé qui apportait des preuves, ne puisse être entendue.

Le principal témoin cité par la défense, qui était une femme, et, comme sa déposition était de grande importance par suite des pressions policières exercées sur elle, s'était retirée dans l'intervalle de la suspension et n'a pu, par ce fait, faire sa déposition.

Voici comment se distribue la justice devant les comptoirs de la magistrature.

## Le Groupe Germinal

## BELGIQUE

Après l'attentat de Rubino contre le roi Léopold II, le gouvernement belge expulsa de son territoire les camarades étrangers espérant, en agissant ainsi, enrayner le mouvement libertaire. Les deux attentats de Liège ont prouvé, une fois encore, que les mesures répressives engendrent la vengeance.

Mais malgré cet enseignement la police liégeoise, qui a arrêté notre camarade G. Thonar après le premier attentat, vient de confirmer le mandat d'arrêt décerné contre lui malgré la découverte d'une deuxième bombe et l'arrestation des auteurs.

Pourquoi maintient-on Thonar ? voilà ce qu'on se demande ici.

Le *Petit Bleu*, journal bourgeois, disait lui-même la semaine dernière que la mise en liberté de l'anarchiste Thonar n'était plus qu'une question d'heures. Le *Peuple*, lui, s'exprimait ainsi : « Qu'attend le parquet pour mettre Thonar en liberté ? »

La vérité est que la justice (!) n'attend que l'oubli du public pour reconnaître sa gaffe car elle sait qu'en libérant Thonar réapparaît *L'In-surgé*. Réapparition qu'elle ne veut pas au moment où des actes de révolte font réfléchir. De plus, elle sait que Thonar avait pris, dernièrement, l'initiative d'une entente pour la propagation des théories communistes anarchistes.

Elle connaît aussi la situation très précaire du journal (il n'a plus paru depuis un mois) et veut en profiter pour le faire disparaître.

Cela, nous ne le voulons pas. Il faut que *L'In-surgé* continue à vivre.

En conséquence quelques camarades de Bruxelles adressent par voie du *Libéraire* et des *Temps Nouveaux* aux peuples de Belgique et de l'étranger ainsi qu'aux camarades isolés un *pressant appel de solidarité* pour imprimer notre journal dès la mise en liberté de Thonar.

Il faut que nous prouvions aux dirigeants que malgré les tracasseries, les persécutions et les répressions ils n'étoufferont pas notre voix.

Ceux qui veulent la propagation de nos idées nous aident.

## Des Camarades bruxellois

P. S. — Prière aux camarades étrangers qui trouvent notre œuvre utile d'adresser les fonds au journal dans lequel ils liront notre appel. Les C. Belges sont priés d'envoyer directement à W. Carlier, 22, rue Paul Devaux, à Bruxelles. Les envois de fonds seront publiés dans *Le Libéraire* et les *Temps nouveaux*.

## ENTENTE ÉCONOMIQUE

AVIS. — Les camarades : Roussel, Paris ; Tyri, Paris ; Foucher, Tours ; Piquemal, Marseille ; Delhotel, Amiens ; Pierre Petit, Bourges ; Barodel, Nancy ; Moudou Daniel, Nîmes ; qui ont commandé et reçu des huîtres de l'Entente, soit priés de faire parvenir leur adresse exacte à F. Calazel, 39, rue Grimaux, Rochefort-sur-Mer.

Nous invitons aussi tous nos correspondants à bien vouloir écrire lisiblement leur adresse. Certaines lettres qui nous parviennent se font l'écho de plaintes formulées en différentes villes au sujet de l'expédition minimum de 50 kilos. J'en reconnais volontiers la justesse ; mais, si nous est impossible de faire mieux. Ce n'est pas pour l'Entente-Economique que sont faits les tarifs de transports ; ceux-ci existant nous devons nous y conformer.

Il n'a jamais été dans l'esprit de l'Entente de pouvoir éviter l'exploitation du transport sur ses produits, tout au plus pouvons nous affirmer que seul le nombre de nos amis dans une même ville, nous permettra de la réduire. En attendant qu'un dépôt soit constitué dans les grands centres, c'est à nous de prendre le moyen le plus efficace pour empêcher les Compagnies de chemin de fer de distribuer des dividendes à leurs actionnaires sur le dos de l'Entente-Economique.

C'est pour cela, autant que pour d'autres motifs, que l'expédition n'aura pas lieu si la commande n'atteint pas 50 kilos.

Est-ce à dire que cette manière de procéder empêchera certains de nos amis de commencer ? Je ne le pense pas.

Il suffira à nos camarades de s'entendre et de se mettre à deux pour la commande.

Demandez circulairement qui vous éclaireront plus explicitement, à F. Calazel, 39, rue Grimaux, Rochefort-sur-Mer.

En vente à la librairie ROMAN, 59, rue de Fer, Namur (Belgique) :

Essai sur la question de la population. *Plus d'avortements !* — Moyens scientifiques, licites et pratiques de limiter la fécondité de la femme, par le docteur Knowlton. — Brochure poursuivie et acquiescée par la Cour d'assises du Brabant. Prix : 0.50. Par la poste : 0.70. Toute demande non accompagnée du montant (en mandat-poste ou timbres-poste) sera considérée comme non-avenue.

*Non più aborti*, traduction italienne de la précédente brochure, par poste, 1 fr. *Socialisme et Malthusianisme* (brochure de la Ligue Néo-Malthusienne), par X. Y. Z. Prix : 0.60. Par la poste : 0.70. *L'immoralité du mariage*, par René Chaughy. Prix : 0.10. Par la poste : 0.15.

## BIBLIOGRAPHIE

*La Tribune Russe*, organe du mouvement révolutionnaire en Russie. N° 6. Sommaire : Dates révolutionnaires. Chronique des représailles tsaristes. La propagande révolutionnaire dans l'armée. Le testament de l'absolutisme, etc.

Le numéro : 0 fr. 25 centimes. Cette revue qui paraît deux fois par mois est à lire par tous ceux qui s'intéressent au mouvement révolutionnaire russe.

Tous les camarades qui ont des enfants feront bien de leur prendre un abonnement à *Jean-Pierre*, lequel est le journal tout indiqué pour les enfants.

*Jean-Pierre* habite 8, rue de Pondichéry et paraît tous les quinze jours.

Sommaire de *L'Œuvre Nouvelle*, n° 12 : Des Origines de la guerre russo-japonaise. Conclusions générales sur l'anthropologie. Documents sociaux. Les petits salons.

Le numéro mensuel : 0 fr. 50 centimes.

*Les Annales de la Jeunesse laïque*, revue mensuelle, 0 fr. 30 centimes le numéro. Sommaire de mars : Paroles d'avenir à un jeune laïque, par G. Renard. — Russie et Japon, par A. Naquet. — Histoire sociale des religions, par Maurice Vernes, etc.

Nous avons reçu *L'avenir scolaire*, organe des instituteurs socialistes et anticléricaux. Ce petit organe se publie 139, rue du Temple, à Paris. Il est mensuel et coûte 2 francs par an.

*Le problème de la population*. — Tel est le titre sous lequel vient de paraître en brochure, la conférence que fit Sébastien Faure, sous les auspices de *Régénération*, en novembre 1903.

La brochure est en vente au prix de 0 fr.15, aux bureaux de *Régénération*, 27, rue de la Duée, à Paris ; 0 fr. 20 par la poste.

Nous prions instantanément les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

## COMMUNICATIONS

*Cercle des Endehors*. — Mardi 5 avril, salle Jules, boulevard Magenta, 8 h. 1/2. Controverse sur le Syndicalisme entre Janvion et Yvetot.

*Coopération des Idées*, mardi 5 avril. — Conférence par Henri Duchmann. Zola féministe : *L'assommoir*.

*Les Causeries populaires* informent les camarades que devant la réussite complète de l'édition de *L'absurdité de la politique*, de Paraf-Javal, elles reculent aux élections suivantes, la publication de la brochure *l'Électeur, voilà l'ennemi* de Libertad.

Une affiche-placard pouvant être affichée paraîtra bientôt.

*Union ouvrière de l'ameublement*. — Mardi, 5 avril, à 8 heures et demie du soir, 4, passage Davy (avenue de St-Ouen). Causerie par Libertad *La Coopération d'idées et d'actions*. La deuxième partie de cette causerie sera terminée le mardi 19 avril.

*L'Aube Sociale*, université populaire, 4, passage Davy. — Samedi, 2 avril : *Le combat pour l'indépendance*. Audition de Gaston Couté dans ses œuvres. Vestiaire obligatoire, 0 fr. 25. Mercredi 6, causerie entre camarades : *Russie et Japon*, par Duparchy.

Vendredi 8, *L'anarchisme aux États-Unis*, d'après le livre de P. Ghio.

*Les Anticrates*. — Dimanche 3 avril, à 2 h. 1/2, fête de camaraderie, salle Jules, 6 boulevard Magenta, conférence par Edmond Potier : *le Radium et la Radio-activité*. Concert avec le concours des camarades Paillette, le père Lapurge, M. Doublier, Mouret, Nicolaï, Jehan Rictus, G. Bernard, etc., et les groupes lyriques révolutionnaires.

Vestiaire obligatoire 0 fr 20 donnant droit à la tombola et à une brochure.

Vendredi 8 avril, causerie sur la *Fille Elisa* de Jean Ajalbert.

*Causeries populaires du 18*, rue Muller, 30. — Vendredi, 1<sup>er</sup> avril : Cours d'Espagnol. Lundi 4 avril : Lectures et chants.

*Causeries populaires des 10 et 11*, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 6 avril : *l'évolution des Ètres*, par Robert Thomas.

*Education libre*, 26, rue Chapon. — *L'absurdité de la politique* à un franc le cent. Souscription à la brochure à distribuer *Déclaration d'Emile Henry* qui paraîtra en avril 1904.

*Groupe abstentionniste du 3e*. — Réunion samedi 2 avril à 8 h. 1/2, 175, rue du Temple, salle

du Centenaire. Le camarade Mignotte, candidat pour la forme, fera lecture de l'affiche à apposer dans la circonscription.

Samedi 9 avril, fête familiale au profit de la propagande abstentionniste.

SAINT-DENIS. — *La Raison*. — Université populaire, tous les vendredis soir à 8 h. 1/2, au local, 14, rue de la Boulangerie (ancien hôpital), causeries et discussions.

NOGENT-LE-PEIREUX. — *Le Cercle libéraire* du canton de Nogent prévient les camarades qu'une réunion amicale aura lieu dimanche 3 avril, à 5 h. du soir, salle Paupelin, 3, rue de Mulhouse (gare du Peireux) ; réunions à projeter, le Pédrat ; les brochures, etc.

DOUAI. — Tous les camarades libéraires de Douai et de la région sont convoqués pour le dimanche 3 avril, à 4 h. du soir, chez le compagnon Marcy, à Dorrignies, en vue de former un groupe et de prendre des mesures pour la foire électorale.

BESANCON. — *Le groupe d'études sociales* fait appel à tous les camarades réservistes ou territoriaux qui viendraient faire leur période d'abrutissement. Ils sont priés de se rendre tous les soirs au local, 9, rue Poitune.

Le groupe organise pour dimanche 10 avril une promenade avec distribution de brochures et journaux.

Rendez-vous à 4 h. de l'après-midi.

NANTES. — Les camarades de Nantes se rencontrent tous les samedis soir à 8 heures, place Sainte-Elisabeth, buvette du Ralliement. Cause-rie, prêt de livres et brochures, etc.

LIMOGES. — Réunion au groupe, dimanche 3 avril, de 9 à 11 heures du matin, chez Guitard, 18, rue de Chinchauvaud.

Les camarades chanteurs sont convoqués spécialement.

MARSEILLE. — *Le Milieu Libre de Provence*. — Numéros gagnants de la tombola : 228 533 983 1551 1634 1651 1713 2214 2253 2279 2580 2607 2726 2879 2880 2892 3081 3182 3515 3724 3728 3756 3901 4104 4105 4121 4368 4767 4910 4992

Les gagnants peuvent retirer leurs lots chez M. Paraque, 2, rue Pavillon.

Les lots non réclamés avant la fin du mois d'avril resteront acquis au « Milieu Libre ».

Dimanche 3 avril, à 5 heures du soir, réunion de tous les adhérents.

## PETITE CORRESPONDANCE

Encore une fois, nous prévenons les camarades qui organisent des fêtes amicales de ne pas inscrire à leurs programmes le nom d'Amoyof. Ce dernier est absent de Paris pour deux mois. D'autre part, nous ne nous rendons pas responsables des noms de conférenciers et d'artistes portés dans les communications que nous insérons. Aux organisateurs de ne pas en disposer sans être sûr de la présence des dits camarades.

*L'ère Nouvelle*. — Impossible, en ce moment, pour raison de santé.

*Beaure*. — N'avons pas reçu ou avons égaré.

*Delpach*. — Nous insérons toujours sans nous inquiéter de l'état civil de l'auteur, pourvu qu'il y est des idées ; nous nous refusons, autant que possible à insérer des attaques contre les individus ; nous ne sommes pas un journal de polémique, mais bien un journal de libre discussion.

## Reçu pour la Colonie d'Aiglemont :

Liste Le Livec, Lorient, 6 fr. ; Feneon, Paris, 5 fr. ; Godet, Paris, 5 fr. ; Lagoutte, Champagne, 10 fr. ; Robin, Angers, 5 fr. ; Tissier, Saint-Étienne, 0 fr. 60 ; Groos, Genève, 2 fr. ; Lus-sac, Bédarieux, 1 fr. Total : 34 fr. 60

## En vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Netlau)	0 10	0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkin)	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25	0 35
Les deux haricots, image par Paraf-Javal	0 10	0
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	1 25	1 40
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison	0 15	0 15
Lucrès économiques (Jacques Sautarel)	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel)	0 30	0 50
Le Pacte (Jacques Sautarel)	0 50	0 65
Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier	0 50	0 60
Fin de la Congrégation. — Commentaire de la Révolution (U. Gohier)	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkin)	0 15	0 20
Machinisme (Grave)	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10	0 15
Colonisation (Grave)	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Militarisme (Domela)	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
La femme esclave (Chaughy)	0 10	0 15
L'Art et la Société (Ch. Albert)	0 15	0 20
L'Education libérale (Domela)	0 10	0 15
Déclarations d'Etievant (1 <sup>er</sup> )	0 10	0 15
Grevé générale (par les Etudiants)	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Auguste Rodin, statuaire (Veidaux)	0 75	0 90
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkin)	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard)	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkin)	1	1 25
L'Education pacifique (A. Girard)	0 10	0 15
Éléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat, 1 vol. in-8° 500 p.)	3	3 50
Du Réve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p.	4	4 60
En révolte, poésies, par Antoine Nicolet, préface de Charles Malato	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes)	2 25	2 75

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin)	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. G. Gohier), couverture de J. Hénault	0 20	0 30
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire	0 10	0 15
La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta)	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure)	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Girault)	0 20	0 25
La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta)	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaughy)	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de l'Ourthe)	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat	0 10	0 15

## DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher)	3	3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette)	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein	3	3 50
Les Cantilènes du malheur Jehan Rictus	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	2 75	3
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein	2	2 90
En Dehors (Zo d'Axa)	0 80	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot	0 20	0 30
Véhicementement (poésies) (A. Veidaux)	1	1 50
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux)	1 50	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)	0 10	0 15
Cartes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault	0 50	0 60

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois)	3	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulle)	3	3 50
L'Enfermé (Gustave Geffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)	3	3 50
L'Armée contre la nation (Urbain Gohier)	3	3 50
Les prétriciens et la Congrégation (Urbain Gohier)	3	3 50
A bas la Caserne ! (Urbain Gohier)	3	3 50

Le peuple du XX <sup>e</sup> siècle (Urbain Gohier)	3	3
La Vie des Abeilles (M. Maclerlink)	3	3
Bilatéral (J. H. Rosny)	3	3
Les Réfractaires (Jules Vallès)	3	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 vol. chaque	3	3 50
Les trois villes. — Lourdes, — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3	3 50
Les Quatre évangiles : Fécondité, Travail. — Vérité, (Emile Zola), 3 vol. chaque	3	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Berli)	3	3 50
Théories sociales et politiques (Er. Charles)	3	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau)	3	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau)	3	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau)	3	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)	3	3 50
Sous le burnous (Hector France)	3	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)	3	3 50
L'Âme de demain (Eug. Fournière)	3	3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)	3	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne)	3	3 50
Urbain Grandier et les possédés de Loudun (Dr Legue)	3	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasmizski	3	3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre)	3	3 50
L'Âme nue, poèmes (Edmond Haraucourt)	3	3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste, édit. Ch. Louaude)	3	3 50
Œuvres de Rabelais, édit. P. L. Jacob	3	3 50
Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget)	0 25	0 30

## THEATRE

« Par la Révolte », scène symbolique de Nelly-Roussel, avec préface de Sébastien Faure, et couverture artistique du statuaire Henri Godet	0 50	0 60
Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite)	3	3 50
Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), Comédie en 1 acte	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes)	3	3 50
Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes	1 80	2
L's mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes	1 80	2
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes	3	3 50
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte	0 90	1
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte	0 90	1
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes	1 75	2
Le Volle du bonheur (G. Clémenceau), pièce en 1 acte	1 75	2
Jacques Damour (Léon Hennique), d'après la nouvelle de Zola, 1 acte	0 90	1
Le Gage (Franz Jourdain), 1 acte	0 90	1

Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert)	3	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert)	3	3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 350	3	3 50
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3	3 50
Le Trésor des Humbles (Maurice Maclerlink)	3	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg)	1 35	1 50
Les forces tumultueuses (E. erhacren)	3	3 50

## LIBRAIRIE P. V. STOCK

Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition.....	2 75	3 25
our d'une vie (Kropotkine).....	2 75	3 25
mour libre (Ch. Albert).....	2 75	3 25
ndividu et la Société (Grave).....	2 75	3 25
Société future (Grave).....	2 75	3 25
narchie, son but, ses moyens (Grave).....	2 75	3 25
Grande famille (Grave).....	2 75	3 25
ur et l'Etat (Bakounine).....	2 75	3 25
marche vers la société nouvelle (omelissen).....	2 75	3 25
pe nouvelles (Descaves).....	2 75	3 25
la casaque (Dubois-Desaulle).....	2 75	3 25
siologie de l'Anarchiste socialiste (amon).....	2 75	3 25
Conquête du pain (Kropotkine).....	2 75	3 25
la Commune à l'Anarchie (Malato).....	2 75	3 25
Joyeusetés de l'Exil (Malato).....	2 75	3 25
Joséphie de l'Anarchie (Malato).....	2 75	3 25
Commune (L. Michel).....	2 75	3 25
Socialisme en danger (Domela).....	2 75	3 25
Révolution et l'idéal anarchique (eclus).....	2 75	3 25
ictuel et sa propriété (Stirner).....	2 75	3 25
urs futurs, socialisme, anarchie, (aquet).....	2 75	3 25
s-offs (Descaves).....	2 75	3 25
richistes (Mackay).....	5 "	5 50
Société mourante et l'Anarchie (Grave).....	2 75	3 25
Militarisme et la Société moderne (nglielmo Ferrero).....	2 75	3 25
manisme intégral (L. Lacour).....	2 75	3 25
évitée révolution (Un. Proscrit).....	2 75	3 25
Pays des Moines (José Nizal), trad. de H. Lucas et R. Sempau.....	2 75	3 25
Joséphie du déterminisme (J. Saur- rel).....	2 75	3 25
Inquisiteurs d'Espagne (Tarrida Marmol), Montjuich, Cuba, Les Philippines.....	2 75	3 25
ours civiques (Laurent Tailhade) le Drapeau Rouge (Louis Bar- n).....	2 75	3 25
Aventures de Nono (J. Grave).....	2 75	3 25
ailleurs (roman) (J. Grave).....	2 75	3 25
un de Caserne (L. Lamarque).....	2 75	3 25
olution chrétienne et Révolution iale (Ch. Malato).....	2 75	3 25